Wharton Alyson,
The Architects of Ottoman Constantinople. The Balyan Family and the History of Ottoman Architecture,

London-New York, I. B. Tauris, 2015,
272 p., 30 pl.
ISBN : 978-1-78076-852-6

La famille Balyan est une famille d'architectes arméniens au service des sultans ottomans qui transformèrent la silhouette d'Istanbul au cours du XIXe siècle, en renouvelant l'architecture classique ottomane. Quatre membres de cette famille symbolisent cette réussite exceptionnelle : le père, Krikor Amira Balyan (1764-1831), son fils Karapet Amira (1800-1866), et les trois fils de celui-ci : Nigoğos bey (1826-1858), Serkis bey (1831-1899) et Agop bey (1837-1875). Dans une longue introduction, l'auteure nous présente cette famille, dresse le contexte politique et économique de la période, insiste sur l'originalité de leur architecture, laquelle est souvent considérée comme une simple copie *alafranga* de ce qui se faisait alors en Europe. Les architectes et les historiens d'art de la période républicaine, tels que Halil Edhem (1861-1938) et Ahmet Hamdi Tanpınar (1901-1962), sont en effet très critiques à l'égard de leur réalisation, non représentative de l'art ottoman. L'auteure va donc chercher à réhabiliter le travail de ces architectes-entrepreneurs. À partir de nombreuses archives, tant arménienne, ottomane, que française, elle renouvelle les travaux pionniers, mais souvent controversés, de Yeprem Boğosyan (*Balyan Kertasdanı*, Vienne, 1981), Pars Tuğlacı (*The Role of the Balian Family in Ottoman Architecture*, Istanbul, 1990) et, plus récemment, de Selman Can (*Osmanlı Mimarlık Teşkilatının XIX. Yüzyılda Değişim Süreci ve Eserleri ile Mimar Seyyid Abdülhalim Efendi*, Istanbul University, PhD, 2002) et Oya Şenyurt (*Osmanlı Mimarlık* Örgütlenmesinde *Değişim ve Dönüşüm*, Istanbul, 2011). Enfin, elle nous montre, et c'est là l'originalité de son travail, l'adaptation des Balyan aux transformations économiques, bureaucratiques et sociales à l'époque des réformes ottomanes des *Tanzimat*.

Après cette longue introduction, l'ouvrage proprement dit se divise en 6 chapitres. Le premier, qui souligne la position exercée par la famille Balyan dans l'architecture impériale ottomane, nous présente l'évolution du titre d'architecte en chef : *mimarbaşı*, *ser-mimaran-ı hassa* ou bien encore *mimar ağa*. Les réformes entraînent la création de nouveaux bureaux techniques : bureau d'architecte impérial (*Hassa Mimarlığı Ocağı*) en 1831, disparaissant au profit de la direction des constructions impériales (*Ebniye-i Hassa*) puis, en 1848, du conseil de la construction (*Ebniye Meclisi*). Les Balyan ne portent pas le titre officiel d'architectes en chef mais, à partir de 1835, celui de *kalfa*, nom générique qui désigne les artistes et ingénieurs non musulmans travaillant au service de la famille impériale. L'auteure rappelle ensuite les origines de la famille, peut-être de Kayseri ou de Bayburt, mais plus vraisemblablement de Maraş, dans l'extrême est de l'Anatolie. Selon certaines sources, l'ancêtre éponyme, Bali, aurait émigré à Istanbul à la fin du XVIIe siècle. Sa présence, en qualité d'architecte, est avérée sous le règne d'Ahmet III (1703-1730). Quand Bali mourut en 1725, son fils Magar lui succéda, puis à son tour son fils Krikor (1764-1831). Ce dernier prit de l'importance sous les règnes d'Abdülhamid Ier, Selim III, puis Mahmud II lequel, en 1809, l'exempta de la capitation (*djiziya*). Krikor construisit de nombreux palais, mosquées, casernes. Si la plupart de ces constructions ont été réalisées suivant ses plans, il est vraisemblable que dans certains cas, il ne fut qu'un maître d'œuvre. Son fils Karapet, qui lui succéda dans les années 1840, est la seconde grande figure de la famille Balyan au XIXe siècle, décoré des plus hautes distinctions ottomanes (*Nişan-ı Iftihar* et *Mecidiye*), dont le nom reste attaché à la construction des imposants palais de Dolmabahçe et Beylerbeyi, ainsi que de la mosquée d'Ortaköy. Il est secondé dans son travail par son fils aîné Nigoğos, lequel a suivi les cours d'architecture d'Henri Labrouste à l'École des Beaux-arts de Paris.

Dans un deuxième chapitre, l'auteure insiste sur la place et le rôle exercé par les Balyan au sein de la communauté arménienne de Constantinople. Les membres de cette famille ne se contentèrent pas de réaliser des constructions impériales ; ils jouèrent également un rôle capital au sein de leur communauté, en rénovant et en construisant de nouveaux édifices religieux : églises Surp Haç d'Üsküdar (1830), Surp Yerrortutyun de Galata (1836), Surp Asdvadzadzin de Beşiktaş (1838). Ils mirent également en place une école technique agricole à Yedikule, financèrent la construction de fontaines publiques, de manufactures, comme la fabrique de bougies de Karaköy. Pour former de nouveaux artisans et artistes, Karapet Balyan est à l'origine de la création de l'école Cemaran d'Üsküdar en 1838. Celle-ci applique des méthodes et techniques modernes en faisant appel à des enseignants européens qui enseignent le dessin, le travail de la pierre, du bois, du métal, du stuc, du plâtre, de l'argile. De nouveaux ornements apparaissent dans l'embellissement des bâtiments et des décorations intérieures, comme par exemple l'emploi de guirlandes florales ciselées dans le marbre ou le bois. Calligraphie, trompe l'œil, motifs héraldiques couvrent désormais la voûte des églises,

BCAI 31 (2017) Wharton Alyson: The Architects of Ottoman Constantinople. The Balyan Family and the History of Ottoman Architecture., recensé par Frédéric Hitzel
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

des mausolées, des palais. Les Balyan n'imposent pas seulement une nouvelle architecture, mais ils affirment des styles décoratifs nouveaux.

Les Balyan sont des Amiras, une aristocratie d'administrateurs et d'entrepreneurs arméniens qui jouèrent un rôle majeur dans l'Empire ottoman à partir du XVIIIe siècle. Cette élite, qui contrôle l'élection du patriarche arménien de Constantinople en payant le firman de nomination, suscite souvent l'irritation du reste de la communauté. Les Balyan surent s'imposer et jouer de leur influence pour apaiser les tensions communautaires, aussi bien entre Arméniens, qu'entre Arméniens et les autres communautés.

Un troisième chapitre s'intéresse à la formation parisienne des membres de la famille Balyan. Au XVIIIe siècle, les Amiras avaient l'habitude d'envoyer leurs enfants étudier chez les Mékhitaristes de Venise. Mais, au siècle suivant, Venise est supplantée par Paris avec l'ouverture du Collège Mouradian, puis le collège Sainte-Barbe qui prépare les élèves aux concours des grandes écoles.

Nigoğos a fréquenté Sainte-Barbe entre 1842-1845 ; Serkis entre 1848-1849. Par la suite, seul est mentionné « Léon Ballian » (né en 1855), élève à Fontenay de 1869 à 1874. L'auteure souligne toute la difficulté de retrouver la trace des Balyan dans les archives françaises, en raison notamment de l'instabilité politique et du choléra (p. 79).

Des trois frères, seul Serkis a poursuivi de longues études à Paris. Après Sainte-Barbe, il intégra l'École centrale et peut-être l'École des Beaux-arts. Il développa surtout des compétences dans le domaine des nouvelles énergies ce qui, par la suite, lui permit de proposer de nombreux modèles de machines à vapeur pour les chemins de fer, l'exploitation de mines, le pompage hydraulique des eaux d'Istanbul, la mécanisation des manufactures. Très entreprenant, il est à l'origine de la création, en 1873, en collaboration avec des ingénieurs et financiers européens, de la Compagnie ottomane de travaux publics (*Şirket-i Nafıa-ı Osmaniye*), et il proposa en 1881, sur le modèle de l'École centrale de Paris, la mise en place d'une École des arts et industrie.

Notons que dans ce chapitre, curieusement, aux pages 94-95, l'auteure ne fait aucun rapprochement entre les constructions réalisées par Serkis Balyan et le fait qu'il ait été l'inventeur d'une machine rotative à vapeur ? C'est pourtant cette nouvelle technologie qui lui permit de gagner un précieux gain de temps et d'argent qui a fait sa renommée ! Les journaux français de l'époque notaient d'ailleurs : « Ce qui distingue cet homme de talent, c'est l'incroyable rapidité avec laquelle il fait sortir du sol ces colossales constructions. Ainsi, le palais de Beylerbey, presque aussi grand et aussi riche que notre nouvel opéra, fut élevé en vingt-quatre mois ; le kiosque Yildiz, un bijou de ciselure en pierre de taille et marbre, ayant les dimensions de notre Bibliothèque nationale, fut construit en moins de six mois » (*Le Monde Illustré*, 19e année, n° 958, 21 août 1875, p. 125).

Comme d'autres Amiras, Serkis est à l'origine de la création d'écoles (Makruhyan de Beşiktaş en 1866 ; Arshaguniats de Dolapdere en 1875), d'une église à Gaziantep (1892) et d'un orphelinat.

L'auteure nous dresse ensuite une liste chronologique des constructions réalisées par la famille Balyan au cours du XIXe siècle. En quelques années se succèdent des édifices, reflet de l'architecture ottomane, aux styles variés : au baroque, comme le palais d'Aynalı Kavak (1786) et la mosquée Nusretiye (1826), succède un style Empire avec le mausolée de Mahmud II (1840), puis des combinaisons néo-classique, néo-renaissance sous le règne d'Abdülmecid, puis un retour à des formes plus classiques sous Abdülaziz, avec les mosquées de Kağıthane (1862) et de Pertevniyal Valide Sultan à Aksaray (1872), toutes deux inspirées par la mosquée verte de Bursa.

À partir de la documentation bureaucratique ottomane, l'auteure aborde, dans un quatrième chapitre, la question des réseaux, des interactions sociales, administratives et industrielles qui ont permis aux Balyan de mener à bien leurs constructions.

Karapet et Nigoğos Balyan ont su travailler étroitement, non seulement avec la Direction des réparations des fondations pieuses (*Evkaf Tamirat Müdürlüğü*) mise en place en 1838, mais également avec le Ministère du trésor impérial (*Hazine-i Hassa Nezareti*), lequel supervisait les grandes constructions sultaniennes, tels que les palais de Dolmabahçe, Beylerbeyi et Çırağan. On découvre que les liens des Balyan avec ces organismes officiels n'étaient jamais très clairs et changeaient constamment (p. 149), avec des modalités comptables souvent opaques.

Sont ensuite étudiés l'organisation des chantiers, la liste des différents corps de métiers, les matériaux utilisés, les sources d'approvisionnements, etc. On apprend ainsi que pour de nombreux palais, les Balyan utilisaient de la pierre de Malte, du marbre des îles de Marmara et de Chio, du marbre de Trieste, des colonnes de porphyre de Bergama (p. 154). Ils faisaient appel à de nombreux prestataires, que ce soient des entrepreneurs, des commerçants, des artisans. On ne connaît pas leur identité, à l'exception de quelques cas, comme un certain Vortik Kemhaciyan, maître dans la fabrication des portes et des fenêtres en bois des palais de Beylerbeyi et Çırağan, du chef maçon Mihail, ou de Sopon Bezirciyan ; les fournitures sont régulièrement achetées auprès des frères Nalyan,

BCAI 31 (2017) Wharton Alyson: The Architects of Ottoman Constantinople. The Balyan Family and the History of Ottoman Architecture., recensé par Frédéric Hitzel
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

l'orfèvrerie auprès des joailliers Bogos et Sebuh. Telle qu'elle nous apparaît, cette documentation souligne la place éminente jouée par les Arméniens et les Grecs dans ces fructueuses entreprises. Ils maîtrisent les nouvelles techniques ornementales et savent s'entraider. On retrouve ainsi les mêmes équipes d'artisans et d'artistes sur différents chantiers. Malheureusement, si la documentation comptable ottomane nous permet de connaître le prix exact des commandes de portes, grilles, chandeliers, on ne sait rien des conditions de travail, des rythmes des travaux, des tensions pouvant exister entre corporations ou étrangers. Sur ce chapitre, l'auteure aurait trouvé quelques éléments de réponse dans l'ouvrage de Xavier Ducrest [1].

Le dernier chapitre est consacré à la chute de Serkis Balyan. Ses ennuis commencent en 1878 avec une plainte pour non-paiement adressée au grand vizir par un groupe de négociants, entrepreneurs, ouvriers et créanciers, dirigés par un architecte français, Eugène Maillard. Depuis trois ans, ces derniers attendent d'être indemnisés pour les travaux menés à la mosquée Azizye (projet abandonné à la mort du sultan Abdülaziz en 1876) et l'aménagement d'appartements près du palais de Beşiktaş. Il est possible que d'autres intrigues soient à l'origine de la chute de Serkis, comme par exemple son titre de *Ser Mimarı Devlet*, octroyé en 1878. Il est cependant plus vraisemblable que sa destitution soit liée aux mouvements anti-arméniens qui commencent à se manifester après la guerre russo-turque de 1877-1878. Accusé de malversations, ses biens sont saisis, confisqués et vendus en 1884. Installé à Paris, Serkis ne sera autorisé à rentrer à Istanbul qu'en 1888. Il reprendra temporairement ses activités en construisant deux nouveaux palais, mais la situation des Arméniens de l'Empire va rapidement se dégrader sous le règne d'Abdülhamid II. Arrêté en Roumanie en possession d'un passeport bulgare, il réussit à passer à Alexandrie. Il meurt en 1899, âgé de 68 ans.

Ce livre, extrêmement dense, très documenté, nous décrit de façon détaillée et remarquable l'ascension puis la chute d'une grande dynastie d'architectes arméniens au XIXe siècle. On ne peut qu'admirer cet énorme travail d'archives et de références bibliographiques. Il est toutefois dommage que l'auteure s'éloigne trop souvent de son thème central, ce qui entraîne quelques longueurs. Certains chapitres auraient mérité d'être plus synthétiques pour éviter des redites. D'autre part, même si ce n'est pas le sujet du livre, on aurait voulu en savoir plus sur la place des Balyan par rapport à d'autres architectes de cette époque, que ce soient les Italiens (les frères Fossati, Pietro Montani), les Français (Louis Bourgeois, Eugène Maillard, Alexandre Vallauri), l'Anglais William James Smith [2] ou d'autres architectes arméniens (Serkis Lole, Léon Nafilian). Il n'en demeure pas moins que cet ouvrage restera longtemps une référence pour tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'architecture d'Istanbul.

Frédéric Hitzel
CNRS-EHESS-PSL, Paris.

(1) *De Paris à Istanbul, 1851-1949. Un siècle de relations artistiques entre la France et la Turquie*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2009. Voir également nos articles rassemblés dans *Intégration et transformation des savoirs. Itinéraire de passeurs dans la société ottomane*, Istanbul, Isis Press, 2015, p. 177-263.

(2) Signalons la récente parution d'un ouvrage collectif consacré à *William James Smith, Architect of Sultan Abdülmecid*, Istanbul, Istanbul Büyükşehir Belediyesi, 2016.

BCAI 31 (2017) Wharton Alyson: The Architects of Ottoman Constantinople. The Balyan Family and the History of Ottoman Architecture., recensé par Frédéric Hitzel
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net